

Des Rails

La revue de l'imaginaire ferroviaire



L'Ombre de Dickens



Sommaire

Suzanne Vanweddigen – <i>Avant-Propos</i>	page 2
Laurent Quessette – <i>Le Titre et le transport</i>	page 4
Mireille Jacquet – <i>Le Panache et l'oriflamme</i>	page 7
Frédéric Livyns – <i>Temps d'arrêt</i>	page 11
Muriel Renaud – <i>Quai de gare</i>	page 14
Claudine Bertrand – <i>Le Train No 10</i>	page 15
Claude Jégo – <i>Voyage de nuit</i>	page 17
Emmanuelle d'Arzon – <i>Terminus : jamais</i>	page 22
Anick Baulard – <i>Gare du Nord</i>	page 24
Appel à contributions	page 25

Des Rails, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #12: *L'Ombre de Dickens*

10 décembre 2011

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanweddigen (suzanne.vanweddigen@gmail.com)

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com)

Couverture : S. Vanweddigen

Contributeurs : Emmanuelle d'Arzon, Anick Baulard, Claudine Bertrand, Mireille Jacquet, Claude Jégo, Frédéric Livyns, Laurent Quessette, Muriel Renaud.

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Avant-Propos

Suzanne Vanweddigen

Le paquet serré contre lui, il avançait avec assurance, insensible au froid mordant qui s'obstinait à vouloir le transpercer. La transaction avait eu lieu à la gare Victoria, dans un recoin isolé du Hall des Départs. Comme le vendeur, il aurait pu utiliser le « tube » pour rentrer, mais il préférait la marche à la chaleur moite, au bruit et aux odeurs des usagers.

Il calcula qu'il lui faudrait vingt minutes, peut-être trente, pour regagner la Bibliothèque des Transports. Il avait neigé plus tôt dans la journée, pas assez pour recouvrir la ville d'un manteau blanc, mais suffisamment pour que les températures glaciales de la nuit tombante rendent le sol glissant. Il ralentit légèrement le pas, la prudence l'emportant sur sa hâte de parvenir à destination.

Il ressentit sa présence avant de la voir. Une femme semblant tout droit sortie d'un vieux film en noir et blanc se trouva soudain à ses côtés. Habitué qu'il était à ses apparitions soudaines, il ne s'en émut pas, ne réagissant pas non plus lorsqu'elle s'accrocha à son bras.

« Nous sommes bien assortis, tu ne trouves pas ? » Fit-elle d'une voix caressante.

Il aperçut leur reflet dans la vitrine d'un magasin. Le premier qualificatif qui lui vint en tête fut « atemporel ». Oui, ils s'accordaient à la perfection. Il en aurait même retiré une certaine fierté s'il n'avait pas su que la femme répondant au nom d'Anthéa n'était visible que de lui. Elle venait ponctuellement l'arracher au monde des vivants pour l'emporter temporairement dans son royaume. Quel dommage que ce fût justement ce soir...

L'objet, soigneusement enveloppé dans du papier brun se trouvait devant lui, sur le bureau. A l'exception d'une lampe de banquier, aucune autre lumière ne venait troubler l'obscurité qui régnait dans la Bibliothèque des Transports, aussi silencieuse qu'une tombe en cette heure tardive.

« Qu'attends-tu pour l'ouvrir ? »

Une main froide se posa sur sa nuque, tandis que l'obsédant parfum de violette l'étourdissait légèrement. Il tourna la tête pour la contempler. Son visage ne reflétait aucune émotion en particulier. Elle attendait son bon vouloir, mais commençait à s'impatienter.

« As-tu eu l'occasion de rencontrer Charles Dickens ? » Demanda-t-il avec curiosité.
Un sourire adoucit les traits de sa compagne :

« Non. Il était passé de l'autre côté depuis longtemps lorsque j'ai pris mes fonctions de passeuse d'âme. »

Il reporta son attention sur son acquisition. Otant l'emballage qui la protégeait, il dévoila une série de feuillets au format A4.

« Alasdyr, ne me dis pas que tu t'es enthousiasmé pour... ça ? »

Le mélange de dépit et d'ennui dans la voix de la femme le fit rire et il sentit la main se raidir sur sa peau. Devait-il lui dire que le contact le glaçait de l'intérieur et que son cœur lui paraissait battre plus lentement ?

« Laisse-moi les regarder, » murmura-t-il. « Je veux seulement vérifier qu'il ne manque aucun numéro. Ensuite, je serai tien pour le reste de la nuit. »

Elle le lâcha immédiatement et il respira plus librement.

« Me diras-tu de quoi il s'agit ? »

Il tourna quelques pages imprimées :

« Des cinq premières années d'existence de la revue *Des Rails*. Douze parutions, publiées exclusivement sur internet. »

Elle se pencha par-dessus son épaule et avisa le dernier opus, daté du 10 Décembre 2011 :

« *L'Ombre de Dickens*, » lut-elle. « Je comprends mieux ta question à présent. »

Le ton était amusé. Il acquiesça distraitement. Il venait de se plonger dans la lecture du numéro anniversaire.

« Emporte-le donc avec toi, » soupira la passeuse d'âme.

Ses doigts gelés se posèrent à nouveau sur la nuque d'Alasdyr Grave qui tressaillit, ses mains se crispant brièvement sur les pages. Sa tête glissa sur sa poitrine, tandis que quelques mèches de ses cheveux noir-de-jais balayaient son visage. Un sourire de satisfaction aux lèvres, Anthéa observa l'homme endormi. Pour le commun des mortels, le conservateur de la Bibliothèque des Transports se trouvait dans un coma consécutif à un malaise. Elle, en revanche, savait parfaitement où il se trouvait : dans l'antichambre de la mort, attendant qu'elle le rejoigne.

Le Titre et le transport

(quand le billet ne fait pas le moine)

Laurent Quessette

En souvenir de l'ironie de mon père

Monsieur Dominique avait revêtu son plus beau costume. Le noir, avec les fines rayures blanches. Un de ceux que portaient de jeunes modèles anorexiques qui frustraient les lecteurs pourtant avertis de cet hebdomadaire de gauche auquel il était abonné depuis sa réussite à un concours de la fonction publique. Il avait à cœur de conserver quelques principes. Ce coûteux vêtement ne portait donc pas la griffe de ce couturier qui avait eu l'affreuse inspiration de façonner des uniformes pour les nazis lors de la dernière guerre mondiale. Ce matin-là, Monsieur Dominique n'avait oublié ni de cirer ses souliers ni d'ajuster sa cravate sur une chemise soigneusement repassée. Son cartable respirait l'air vivifiant de ce matin de septembre. Depuis la fin de ses études universitaires, le cuir avait vieilli au fond de l'armoire, mais s'était reposé du poids des livres et des cours copiés durant les années de la licence obtenue avec mention. Monsieur Dominique s'était levé de bonne heure ; l'excitation de ne pas rejoindre ses collègues dans l'open space et de ne pas sacrifier un jour durant à de futiles conversations souvent bien éloignées de la satisfaction de l'intérêt général, lui avait ouvert les yeux bien avant que l'émission radio-phonique n'annonce une nouvelle grève dans les transports en commun. Il avait de la chance. Son train partirait quand même aujourd'hui. Il en avait été averti la veille au soir, par un texto envoyé par le service commercial de la Société nationale. Finalement, le new public management avait du bon : à l'ère du client, on se sentait mieux choyé que durant les heures sombres de l'usager... Soulagé, il ne resterait donc pas bloqué à quai en raison des revendications syndicales pour le maintien de la retraite à 60 ans. Lui n'en avait que 30 et ne se sentait pas concerné, du moins pour l'instant, par la préparation de ces quelques années restant à vivre avant de mourir. Il avait décidé, il y a bien longtemps et en accord avec son psychanalyste, de privilégier l'instant présent. Café bu, il ferma la porte d'entrée, dévala les escaliers, se précipita à pied vers la gare. Aujourd'hui, il ne prendrait pas le métro qui restait associé au trajet quotidien vers son bureau. Cette rapide marche calma l'anxiété qui peu à peu prenait possession de son corps. Le trajet à destination de Paris poursuivait un objectif professionnel. Mais cela ne le privait ni de regarder certaines filles ni de repenser à sa présentation orale.

Monsieur Dominique avait acheté ses billets de train sur internet et ne choisit ni le compartiment “zénitude” ni l’espace “zapitude”. Pour quelques dizaines d’euros, il allait voyager en Première classe ! Cette joie était certes conditionnée par la prévision précoce du trajet. Cela faisait plus de trois mois qu’il avait été averti par courrier des dates de son entretien. Partir au dernier moment lui aurait coûté le triple du prix ! Il ignorait alors qu’un rapport parlementaire fustigeait le maquis tarifaire de l’unique exploitant ferroviaire national. Aux dires du ministre en charge de ce dossier, l’ouverture à la concurrence devrait bientôt remédier aux effets néfastes de l’archaïque monopole, reprenant ainsi la novlangue ressassée sur les bancs de l’école d’administration. La préoccupation de Monsieur Dominique était bien autre ce matin-là : il s’agissait d’abord de trouver le compartiment. La chose se révéla aisée : la première classe se situe toujours en tête de train, évitant à leurs heureux bénéficiaires de trop marcher. Monsieur Dominique se délecta d’abord du confort du large siège et apprécia ensuite le silence de la compagnie de personnes d’un âge avancé, et ce, pour un tarif plus avantageux qu’une place en Seconde classe. Le siège dessiné par le créateur de mode à l’accent provincial était design. Les deux heures qu’allait durer le trajet (sur le meilleur temps de parcours ainsi que le précisait l’astérisque du slogan) ne pouvaient être, dans de telles conditions, qu’agréables.

« Chers clients, la société du chemin de fer vous souhaite la bienvenue à bord de votre train et est heureuse de vous compter parmi les voyageurs à destination de Paris. Dans quelques minutes, le train partira. Il vous est demandé de ne pas fumer à bord des compartiments ; de s’assurer de l’étiquetage de vos bagages ; bagages qui ne doivent pas être laissés sans surveillance (la suite relative à “soyons attentifs ensemble et solidaires” ayant été supprimée de l’annonce depuis le passage de rouge écarlate à rouge du plan “Vigilepirate”) ; et de veiller à effectuer vos communications téléphoniques depuis les plateformes pour ne pas troubler la quiétude des voyageurs. Un contrôleur passera vérifier la validité de vos titres de transport. » De telles prévenances, au milieu de tant de voyageurs à la mise soignée, le comblaient de satisfaction.

Le confort pour tous, enfin ! Vive le service public moderne ! Et vive l’Europe ! La perspective de la concurrence, décidée par les institutions de l’Union, avait finalement du bon et Monsieur Dominique n’aurait peut-être pas dû voter non au référendum. Seule la logique du marché était capable d’offrir des places de Première à un prix imbattable. Ému, il se remémorait les descriptions sociales affreuses dressées par Dickens au sujet des plus pauvres du siècle dernier. De nos jours, avec le Progrès, l’Humanité était sur les rails et avançait. Monsieur Dominique, de par ses origines familiales modestes, en était la preuve vivante. Il se disait, sans se douter que la célèbre revue en ligne consacrée à l’imaginaire ferroviaire en faisait justement sa thématique de fin d’année, que si le grand

Charles Dickens avait vécu à notre époque, jamais il n'aurait eu à souffrir d'un accident de chemin de fer ni pu relater un quelconque trajet au cours duquel les usagers les plus humbles étaient condamnés à s'entasser sur des bancs en bois... Dans le train à grande vitesse, on se sentait vraiment en sécurité et le confort partagé par tous.

Mais si le temps des hobos semblait bel et bien révolu, celui de la surveillance des passagers ne l'était pas encore. Le contrôleur circulait en effet parmi les voyageurs, saluant respectueusement chacun, glissant un bon mot à l'un, un sourire à une autre, demandant inmanquablement titre de transport et cartes de réduction y afférentes. Le costume du contrôleur, également dessiné par un célèbre couturier (le même que celui des sièges), réussissait à atténuer l'aspect de prime abord inquiétant de l'agent. Monsieur Dominique voyageait l'esprit serein. Elle était bien lointaine la geste héroïque de la fraude en train express régional lorsque, étudiant boursier, il n'avait pas les moyens de pouvoir rentrer tous les week-ends retrouver sa famille. Il gommait alors la marque laissée par l'encre du composteur sur le billet de train et le réutilisait en cas d'absence de contrôle à bord...

« Et un billet de Première classe à tarif réduit, un ! », s'exclama la voix enjouée du contrôleur à son encontre. Non seulement Monsieur Dominique ne goûta pas son humour, estimant inutile cette précision quant à la nature de son billet, mais il se décomposa devant le rictus parsemant çà et là le visage de quelques passagers. Il imaginait leurs pensées intérieures. Un imposteur ! Voilà ce qu'il était ! Un affreux dissimulateur de sa condition sociale d'employé qui mimait une relative prospérité. Souhaitant jouer dans la cour des grands, le surveillant avait sifflé la fin de l'escapade. « Retourne en Seconde classe », crut-il même déceler dans quelques regards désapprobateurs...

Il ne lui restait que moins d'une heure avant l'entretien. Toute concentration avait disparu.

Si Monsieur Dickens vivait encore, il pourrait toujours écrire sur la différenciation sociale au sein de la Première classe.

Le Panache et l'oriflamme

Mireille Jacquet

Le jeune garçon avait perdu le centre de son univers en perdant son père. Ce père qu'il admirait tellement et qu'il aimait plus que tout ! Il se souvenait avec une précision douloureuse des prunelles bleues si claires et si aimantes, des mains et du visage noircis par le charbon, de la force rassurante qui se dégageait de la haute silhouette. Il se souvenait aussi, avec une peine mêlée d'impuissance, de ce moment de lassitude qu'il avait surpris, quand il avait vu ce père si grand et si fier assis sur une chaise, la tête entre les mains, après avoir enchaîné plusieurs trains de suite, sans se plaindre, pour ramener à son foyer de quoi vivre dignement, et même, même..., des petits cadeaux pour ses enfants.

« Papa, » soupira-t-il en tendant ses doigts engourdis vers le brasero public que le jeune garçon partageait avec ses compagnons d'infortune, ces ombres de la rue qui grimaçaient de misère.

La dernière chose dont il se souvenait était le signe de la main de son père dans sa machine à vapeur. Ensuite, il avait suivi le long panache blanc de la locomotive. Il était resté sur le quai, à scruter un horizon devenant de plus en plus trouble à ses yeux fixes, jusqu'à ce que la dernière bouffée de vapeur fut visible.

La dernière chose...

Suite à de violentes intempéries, il y avait eu des éboulements, des effondrements, des ravines. Les éléments naturels avaient paru se déchaîner contre ce monstre d'acier qui osait les braver, relevant le défi lancé par une humanité irrespectueuse. Le conducteur et le mécanicien avaient une mission à remplir, des produits à livrer. Ils n'avaient pas renoncé. Mais un pont s'était effondré sous les roues hurlantes. C'est ce que leur avait expliqué deux hommes de la Compagnie Ferroviaire, dans leur beau costume sombre. Anesthésié par la douleur, ne voulant pas comprendre la sentence injuste de l'absence, le garçonnet avait admiré les chaussures noires, brillantes, souples.

Aujourd'hui, Edward n'avait plus qu'un semblant de vie. Sa mère était devenue à moitié folle de chagrin face à la mort de son époux, et de découragement face à l'avenir. Malgré son courage et son travail acharné, le père peinait à faire vivre décemment sa famille. Au moins pouvait-il assurer le toit, si misérable soit-il, et le couvert.

« Nous sommes navrés madame, mais la Compagnie doit récupérer votre logement pour loger son nouvel employé. Croyez que nous sommes vraiment désolés mais... la vie doit continuer.

– Mais, où vais-je aller ? S'affola la mère, en jetant un coup d'œil sur ses plus jeunes enfants.

– Bien sûr, la Compagnie vous remet une indemnité, pour faire face aux difficultés immédiates, » avait répondu l'homme en costume en tendant une enveloppe à la femme désemparée.

Que restait-il de sa famille ? Sa mère avait été internée, ayant sombré dans le désespoir le plus profond. Son frère et sa sœur avaient été placés dans des institutions. « On espérait, disait-on, leur trouver des familles qui pourraient les élever convenablement. » Mais lui, il avait préféré s'échapper. Il ne laisserait à personne d'autre qu'à son père le droit de l'élever ! Il s'était débrouillé tout seul malgré son jeune âge. Après tout, d'autres travaillaient déjà au même âge que lui. Il avait fait des petits boulots, pour des particuliers et des entreprises. Il avait porté des cartons, des cageots de légumes, avait parcouru les rues de Londres d'un bout à l'autre.

Il avait juste refusé de mendier ou de voler. Ça non ! Même lorsque la faim le tenaillait ! Il se souvenait encore de son père qui, dignement, lui répétait que « toute peine mérite salaire ». Seul l'argent mérité était gratifiant. Lui seul permettait de regarder les autres bien en face, même s'ils étaient pauvres et sans instruction.

« Je suis resté sur le chemin de la dignité papa, comme tu me l'as appris, » murmura l'enfant.

Aujourd'hui, Edward avait dix ans, et il était épuisé. Il serra sa pauvre veste rapiécée autour de lui et toussa à s'en déchirer les poumons. Il s'éloigna pour ne pas effrayer ses compagnons de misère qui commençaient à lui jeter des regards suspicieux. La maladie était un fléau pour ceux qui n'avaient que leur corps pour toute richesse. Agenouillé, il leva la tête vers le ciel. Dieu que cette nuit était étoilée ! Les étoiles brillaient comme des diamants sur un fond de charbon. Il sourit. Un instant, il crut voir le panache blanc et les prunelles azurées de son père. Une larme roula sur la joue pâle.

« Je viens papa, murmura l'enfant en se relevant avec difficulté. Je viens... »

Ses pieds fatigués l'amenèrent aux abords de la gare. Il contempla longtemps le ballet des locomotives comme le plus beau des spectacles. Puis il s'avança. Il prit un seau, le remplit de charbon et commença à le porter, tant bien que mal, vers une machine sur le départ. Un contrôleur tenta de s'interposer, mais un conducteur avait reconnu l'enfant qui accompagnait si souvent son père pour le regarder partir.

« C'est pas dieu possible, » souffla un mécanicien en détournant son regard mouillé d'émotion devant ce petit garçon au sourire extatique.

Vers quel univers Edward s'était-il réfugié ? Unis par cette subtile solidarité du rail, les hommes savaient. Cette gare, c'était le dernier foyer du garçonnet, ses derniers souvenirs heureux.

« Il faut l'empêcher..., commença le contrôleur sans parvenir à terminer sa phrase, la gorge nouée.

– Merci mon garçon, » remercia le mécanicien de la machine en attrapant le seau rempli de charbon.

Edward leva des yeux éteints vers la silhouette de noir vêtue, le visage mangé par des lunettes, la peau noircie. Ses lèvres blanches esquissèrent un sourire reconnaissant. Ses prunelles contenaient une prière muette.

« C'est bien petit, » apprécia le conducteur en le remerciant de la main. « Ton père serait fier de toi. On sifflera pour toi en partant... »

Un véritable sourire avait illuminé le visage du garçon, lui insufflant un peu de cette chaleur dont il manquait cruellement. Son père serait fier de lui ! Instantanément et mû par une force insoupçonnée, le petit corps se redressa. Pour la première fois depuis le mortel accident, il se sentait apaisé. Après un signe de la tête, il s'éloigna comme il était venu, fantôme vivant prisonnier de ses souvenirs.

« Tu peux venir me chercher papa, s'il te plait, » implora-t-il en s'asseyant à l'écart, dans un coin sombre.

La locomotive s'ébranla dans un nuage de vapeur, magnifique de puissance. Alors qu'elle commençait à rouler, Edward entendit le sifflet. Deux petits coups brefs, comme le faisait son père. Pour la première fois depuis ce qui lui semblait être une éternité, son rire s'éleva, léger et pétillant comme une bulle.

Comme autrefois, il regarda partir le convoi. Comme autrefois, ce spectacle résonnait comme un appel empreint de tristesse. Comme autrefois, son cœur se gonflait de fierté, même si ce n'était pas son père qui conduisait. Il renifla, refusant de laisser ses larmes s'échapper et essuyant furtivement les traitresses qui ne lui obéissaient pas.

Tout à coup, à travers la brume blanche qui recouvrait les quais, entre fumée et brouillard, Edward aperçut une lumière. Elle ressemblait à une flamme... Effrayé, l'enfant voulut se lever pour s'enfuir. Quelque chose l'en empêcha. C'était viscéral. Il devait rester là ! Les prunelles agrandies par l'angoisse, la bouche entrouverte sur un souffle précipité, le cœur battant à tout rompre, il resta donc immobile devant cette traînée flambante qui paraissait se diriger vers lui à une vitesse impressionnante.

« Calme-toi Edward, » s'encouragea-t-il en plissant les yeux.

Il se rendit compte que la lumière ne le prenait pas pour cible, et s'en trouva à la fois soulagé et dépit. En fait, elle suivait la voie désaffectée près de laquelle il s'était assis. Désormais très calme, les mains sur les genoux et l'attente au cœur, il attendit. Curieusement, plus la flamme approchait, moins il avait peur. Une douce chaleur l'engourdit peu à peu.

Depuis combien de temps ne s'était-il pas senti aussi bien ?

Une masse d'acier creva soudain la brume environnante. Avec une lenteur tranchant avec sa vitesse précédente, elle s'approcha d'Edward. Le monstre rutilant dans sa carapace orange ressemblait vraiment à une flamme. Machinalement, Edward tendit les mains pour se réchauffer. Il s'aperçut alors que le froid, la faim, la soif, avaient disparu. Seule restait une boule d'espoir au creux de son ventre, qui irradiait dans tout son corps pour le bercer dans une douce torpeur. Confiant, il sourit à la silhouette qui surgissait. Au fond de lui, il savait qu'il n'avait rien à craindre...

Sa bouche s'arrondit sur une stupeur sans fond. Il n'y avait pas de doute possible. Cette personne était...son père ! Sans chercher à comprendre, le jeune garçon se précipita à l'abri des bras tendus. Jamais l'homme ne lui avait paru si rassurant, si fort, et pourtant si doux pour le frêle enfant. Edward releva la tête, priant pour que le mirage ne disparaisse pas. Il y avait tant d'amour dans les prunelles paternelles, et tant de tristesse également.

Pourquoi son père était-il triste ? Ses leçons n'avaient-elles pas permis au garçon de vivre dignement ? Peut-être n'était-il pas fier de lui après tout... Désespéré par cette pensée, plus cruelle que les privations, Edward baissa de nouveau la tête, les lèvres tremblantes.

« J'aurais tellement aimé pouvoir veiller sur vous tous, » murmura le cheminot sur un ton d'excuse.

L'enfant le regarda, soulagé. C'était donc cela ! Il sourit et posa sa main confiante dans celle de son père.

« Tu as veillé sur moi papa. Bien plus que tu ne le crois ! Et aujourd'hui tu viens me chercher. Je ne peux pas être plus heureux. »

L'homme s'agenouilla pour serrer son fils dans ses bras, les larmes aux yeux.

« Viens papa, nous allons veiller ensemble sur maman, mon petit frère et ma petite sœur.

– Oui mon fils, » acquiesça le conducteur d'une voix étranglée.

Voyant le regard curieux de l'enfant sur le train qu'il conduisait, il expliqua :

« Cela s'appelle un TGV, un train à grande vitesse. C'est un train du futur.

– Et tu peux conduire un train comme ça, » souffla le jeune garçon, admiratif.

Inconsciemment, le père bomba le torse. La fierté de son fils était un baume sur son sentiment de culpabilité.

« Je peux monter avec toi ? Demanda timidement Edward une fois arrivé devant la locomotive.

– Bien sûr que tu montes avec moi ! Je ne te quitte plus, mon fils. »

Il fit monter l'enfant devant lui dans la cabine de conduite. La locomotive sembla prendre son élan dans un grincement d'essieux. Elle glissa sur des rails improbables, se mit à étinceler et s'évapora dans l'air givré.

Lorsque les employés du rail retrouvèrent Edward, nul ne put s'expliquer le sourire béat qui étirait ses lèvres figées. Ses yeux mi-clos reflétaient un bonheur éternel. Silencieusement, les conducteurs et les mécaniciens accompagnèrent jusqu'à la gare le corps privé de vie, si léger dans son dénuement. Nul n'osa ni ne voulut prendre le morceau de charbon que le jeune garçon pressait fortement dans sa main. Mais le lendemain, toutes les machines au départ ou à l'arrivée sifflèrent en sa mémoire...

Temps d'arrêt

Frédéric Livyngs

Ludovic posa son sac à dos sur le porte bagage et se laissa lourdement tomber sur la banquette du train. Comme chaque matin, il prit son walkman et s'apprêta à passer l'heure suivante à écouter de la musique en somnolant. Il arriverait à son travail aux alentours de huit heures comme chaque jour ouvrable. Il ajusta le volume de son baladeur afin de ne pas déranger les autres voyageurs et enfila les écouteurs. Les riffs de guitare électrique ouvrant le titre « Ram it down » de Judas Priest ne tardèrent pas à se faire entendre. Il posa la tête contre la paroi et ferma les yeux. Il ne tarda pas à s'assoupir, bercé par le mouvement du train sur les rails.

Il s'éveilla en sursaut et regarda par la vitre. Le paysage était noyé par l'obscurité des matins d'hiver et il ne distinguait rien du tout. Il regarda l'heure sur son cellulaire. Il était à peine sept heures passées de 20 minutes. Le train était à l'arrêt. Il se dit que c'était sûrement cela qui l'avait réveillé. Il enleva son écouteur en soupirant afin de ne pas manquer l'annonce que le contrôleur ferait inévitablement afin de leur annoncer un énième retard. Il n'avait même plus la force de récriminer tant c'était chose courante sur sa ligne. Ce fut alors qu'il remarqua qu'il était seul dans le compartiment. Le train n'avait pas encore dû arriver à l'arrêt qui suivait celui où il embarquait. Il ouvrit la fenêtre et regarda au dehors. Même comme cela, il ne voyait absolument rien. Il avait l'impression qu'un gigantesque voile noir avait été posé contre les vitres.

« Ce n'est pas normal, » pensa-t-il. S'ils n'avaient pas progressé plus qu'il ne le supposait, il devrait au moins apercevoir les lumières bordant la nationale qui longeait le chemin de fer. Peut-être était-ce un problème électrique général ?

Il commençait à se sentir angoissé. Être bloqué en rase campagne dans le noir et seul de surcroît ne lui disait rien qui vaille. Son esprit enfiévré lui mit malicieusement en tête les images d'un vieux film qu'il avait vu bien des années auparavant : Les Langoliers de Stephen King. Il se força à chasser cette pensée. Il se sentait suffisamment oppressé comme cela sans laisser son imaginaire vagabonder. Ce qui le dérangeait le plus était cette impression de solitude. Il n'entendait aucune conversation provenant des compartiments voisins ni même le bruit du moteur. Il posa sa main sur la grille d'aération et constata que nul souffle ne lui parvenait. Le moteur était à l'arrêt. Cela le rassura en partie. Il posa son baladeur sur la tablette et se leva. En regardant par la vitre donnant sur le compartiment jouxtant le sien, il distinguait les autres passagers. Certains lisaient le journal, d'autres s'étaient assoupis et n'avaient même pas remarqué que le train s'était arrêté. Il se moqua de lui-même. Une fraction de seconde, il avait presque réussi à se donner vraiment la frousse.

« Les Langoliers, » ricana-t-il pour lui-même.

C'est fou comme l'impression d'être seul peut décupler vos angoisses. Il alla chercher son sac pour s'installer avec les autres passagers dans le wagon d'à-côté. Il ouvrit la

porte et avisa sur la gauche une place libre contre la paroi. Il se faufila en prenant bien garde de ne pas heurter les jambes d'une personne qui ne prit même pas la peine de les replier pour lui permettre de passer.

« Excusez-moi ! » Dit-il d'un ton trahissant une légère exaspération mais j'aimerais...

La phrase mourut sur ses lèvres. La personne tenait un journal déplié devant elle mais sa tête était posée en arrière. Une ligne rougeâtre s'étirait d'un bout à l'autre de son cou tel un sourire narquois tailladé dans la chair.

« Putain de merde ! » S'écria Ludovic en esquissant un mouvement de recul.

Il buta contre les jambes du malheureux et s'effondra de tout son long dans l'allée centrale. Il se releva en regardant autour de lui. Personne ne s'était retourné pour voir ce qui se passait. Il se remit sur ses jambes. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Le journal de l'homme était tombé et dévoilait sa chemise blanche souillée de sang.

« Aidez-moi ! » Cria-t-il.

Mais personne ne lui répondit. Ce fut alors qu'il remarqua les passagers de la banquette opposée. Ils regardaient dans le vague de leurs yeux éteints. La même marque déchirait leur cou. Il tomba à genoux et vomit sur le plancher.

« Que se passe-t-il ici ? » Se demanda-t-il à voix haute en remontant le compartiment.

De part et d'autres étaient disposés tous ces voyageurs, tous ces visages entraperçus au gré des navettes quotidiennes, qui gisaient dans un silence macabre et dont les gorges ouvertes béaient.

Il y avait un fou dans le train ! Un malade qui exécutait les passagers en leur tranchant la gorge ! Mais comment était-ce possible ? Un homme seul aurait pu faire une voire deux victimes au maximum avant d'être maîtrisé. Non. Ils devaient être plusieurs. Mais pourquoi ? Il pensa alors à un acte terroriste. Une sorte de revendication sanglante à l'attention du gouvernement. Oui ! Ça devait être quelque chose de ce genre. Il fallait qu'il sorte d'ici ! Il se précipita vers les portes mais aucune d'entre-elles ne s'ouvrit. Il eut beau s'acharner sur la poignée, donner de grands coups de pieds, actionner désespérément la poignée d'ouverture d'urgence, les issues restaient hermétiquement closes. Il remonta plusieurs compartiments, traversa plusieurs allées bordées de ces cadavres aux expressions surprises fauchés par la mort avant de pouvoir se rendre compte de ce qui se passait. Il se forçait à ne pas les regarder. Il avait remonté deux wagons lorsqu'il entendit les hauts parleurs du train grésiller. Il avait l'impression que quelqu'un parlait dans le micro mais que seul un indéchiffrable crachouillis était retransmis. Mais au moins il n'était pas seul. Peut-être que quelqu'un, plus loin dans le train, s'était réveillé dans les mêmes conditions que lui ? Ludovic n'aurait jamais pensé à se servir du microphone dont se servait le contrôleur pour passer les annonces. Il y en avait un dans chaque compartiment. Le cœur battant du fol espoir de n'être pas coincé ici avec les cadavres mutilés des passagers pour seule compagnie, il remonta encore plusieurs wagons au pas de course.

Alors qu'il commençait à se demander s'il n'avait pas rêvé, si son imagination ne lui avait pas fait prendre son espoir pour une réalité, il vit à travers la porte séparant le compartiment dans lequel il venait d'arriver du suivant une grande silhouette noire penchée sur un passager à gauche. De dos, l'homme lui fit penser sans qu'il puisse s'en

expliquer la raison à un fantôme tout droit sorti d'un conte de Dickens. Il chassa cette pensée incongrue. Ce devait être le contrôleur qui portait les premiers soins à quelqu'un ! Il n'était plus seul ! Alors qu'il allait s'élancer vers l'inconnu, tout content d'avoir trouvé quelqu'un de vivant au milieu de cette boucherie, il s'arrêta. Quelque chose n'allait pas. C'était plus un cri de détresse de son inconscient, un sursaut de son instinct de survie, qu'une pensée clairement formulée. Penché sur le corps inanimé, le contrôleur se redressa comme s'il avait perçu la présence de Ludovic. Il se retourna et laissa tomber le corps qu'il tenait dans ses bras. Ce n'était pas le contrôleur ! C'était un homme de grande taille, à l'âge indéfinissable. Son visage ne trahissait aucune émotion. Il portait un élégant costume qui paraissait taillé spécialement pour lui tant il épousait parfaitement sa forme squelettique. Ses cheveux blancs avaient un aspect filandreux et tombaient de chaque côté de son crâne telles des toiles d'araignée. Ses lèvres étaient rouge sang comme s'il venait de s'abreuver directement à la plaie béante du corps qu'il venait de laisser choir. D'un pas calme, il se dirigea vers Ludovic. Un sourire malveillant étirait sa bouche et dévoilait des dents brunes et pointues.

Ludovic tourna les talons et courut dans le sens opposé. Il avait trouvé le responsable de ce massacre. Il ne savait pas qui était cet être mais il était certain qu'il n'était pas humain. Personne ne pourrait commettre de telles atrocités à mains nues, sans complices, face à autant de monde sans être arrêté dans sa folie meurtrière ! Ludovic avait beau se précipiter de wagon en wagon, il avait l'impression de ne pas réussir à distancer l'être. Il referma une porte derrière lui et se glissa rapidement sous une banquette. Il n'allait pas tarder par être bloqué dans sa fuite. La seule solution pour échapper à ce monstre était de se cacher. Il retint sa respiration lorsqu'il entendit la porte coulisser. Il vit les chaussures noires et brillantes de l'être lorsque celui-ci passa à hauteur de la banquette sous laquelle il s'était caché. La chose continua sa progression et sortit du compartiment. Il allait sortir de son abri lorsqu'il entendit des voix provenant de l'extérieur. Il avait envie de leur crier de se taire, de ne pas faire trop de bruit car ils allaient attirer l'attention de cette chose.

« Ici ! J'en ai trouvé un ! » Cria une voix en même temps que la vitre vola en éclat.

A ce moment, la porte du fond s'ouvrit à toute volée et l'être noir s'engouffra dans le compartiment. Sa gorge émit un son rauque qui glaça le sang de Ludovic. Un râle de contentement totalement inhumain.

Juste au moment où l'être allait l'attraper, Ludovic se senti tiré en arrière à travers la vitre.

« Ne bougez pas ! » Lui dit un homme qu'il ne pouvait distinguer. « Vous ne risquez plus rien maintenant. Vous êtes en sécurité. On va s'occuper de vous. »

Ils l'allongèrent de force sur une civière. Ludovic poussa un cri de douleur lorsqu'ils lui enfoncèrent sans ménagement une aiguille dans le bras.

Le soleil commençait à se lever. Devant lui s'étalaient les carcasses tordues, broyées des wagons. De nombreux hommes s'affairaient autour des cercueils métalliques, cherchant des survivants.

Alors qu'on le menait vers une ambulance, Ludovic aperçut par une des vitres du train l'homme en noir qui le regardait en souriant comme s'il savait qu'ils se reverraient tôt ou tard.

Quai de gare

Muriel Renaud

Dans un ailleurs glacial où les kiosques à journaux sont clos, je fais les cent pas. Mes mains sont bleues à force de tenir mes valises, comme si on allait me les voler. Il fait nuit. Pas de chef de gare à cette heure-ci. Un guichet automatique me crache un billet. Suis-je sur le bon quai ?

Soudain, une locomotive troue le néant. Des cris, de crachats, des râles. La bête s'immobilise et un wagon oscille sur ses hanches. Une porte molle et sale au regard luisant de fièvre vomit quelques marches de métal. Je grimpe et me fais happer la main par un gentleman aux gants blancs.

Quelques passagers dorment. Les autres sont plongés dans la lecture. Tous m'ignorent. Dans un compartiment vide, une petite tablette contre la fenêtre accepte mes coudes. Les joues dans mes mains, je soupèse un ballon trop lourd pour mes épaules. Je tire ensuite une des valises contre moi. J'en sors, au hasard, un carnet noir. Non, pas celui-là. J'en sors un autre, un tout petit. Il a des lignes trop épaisses. Je n'aime pas ça. Finalement, au dixième j'ai fait mon choix. C'est celui-là. Je l'ouvre délicatement... et prends le premier crayon venu.

Au même instant, un violent sifflement déchire mes tympanes. La bête s'arrache du quai et craque de toutes parts puis un rythme lourd s'enfle... et s'oublie.

Et si ma vie n'était que voyage ? ... Une file de petits carnets qui s'accrochent les uns aux autres comme des wagons, et moi-même, passagère clandestine de millions de petits quais provisoires.

Je le savais déjà : ce train mène au point de départ.

Le Train No 10

Claudine Bertrand

Une bouffée d'aurore. Tandis qu'elle lève son genou pour toucher la première marche, une douleur chaude s'éveille dans son ventre. Elle monte les marches tout doucement, s'arrête en retenant sa respiration. Elle pousse la porte, entre dans le wagon. Elle cherche le numéro 58, un jeune homme a pris place à ses côtés. Cela la gêne ! Elle veut s'enfermer dans son livre mais elle repense à ce qu'il lui a dit: «on se voit dans 3 jours». Elle ressasse cette phrase et se la répète. Son sein gauche lui fait mal. Elle défait un bouton de son corsage. Un frémissement agite ses épaules. Elle aimerait tant le voir apparaître sur le seuil. « Dans 3 jours », lui a-t-il dit ! Elle ne pouvait douter de sa parole !

Son voisin lui sourit. Elle détourne la tête, aucune envie d'engager une conversation. Le train quitte la gare. Le ciel était clair. Elle laisse une trame de vie derrière elle. Dans un autre pays. Elle est allée au-devant d'une saison mystérieuse. Elle s'est sentie renaître. Toutes ses peurs se sont estompées. Elle ne peut expliquer cela. Elle était en proie à une douce ivresse, à un enthousiasme puéril, poussée par une force joyeuse dans ce pays lointain proche du désert. L'impression d'être redevenue adolescente, de faire l'école buissonnière. De toucher à quelque chose d'essentiel où le rêve et la réalité sont en symbiose ! Quelque chose qui met le feu au corps, au coeur, à l'âme. Elle s'est laissée happer par l'intimité du paysage. Sensation d'habiter le secret de l'univers.

Un étrange instant, le ciel s'obscurcit devant ses yeux. « Le reverrai-je » se dit-elle ! Tout apparaît si improbable, si hypothétique. Il y avait quelque chose de cruel dans cette attente. D'une main distraite et troublante, elle ouvrit un livre pour sortir de sa rêverie. Elle fuyait une crainte, un remords si ancien dont l'origine elle-même a fini par se diluer. Elle lit frénétiquement...est absorbée par sa lecture. Son voisin tente d'attirer son attention. Elle se lève, trébuche sur la pointe de ses chaussures.

Son voisin dit : « Vous désirez quelque chose ? » Tout se mit à tourner, les façades, les maisons, les enseignes des magasins, les nuages suspendus au-dessus des toits. Elle était bouleversée par un sentiment obscur et lointain. Elle s'imagine marcher d'un pas alerte, en direction du café où ils se sont retrouvés la première fois. C'était en septembre.

Le train entre en gare. Elle a vite oublié ses longues heures de voyage, sa traversée du continent pour le voir, lui. Juste avant de descendre du train, elle lit le texte qu'il lui a envoyé : « je dois décliner, ma réunion m'a retenu plus longtemps que prévu ». Elle aurait voulu crier. Elle sort en courant, n'entend pas le bruit de sirène. Tout à coup, une foule s'agglutine. Elle échappe au pire, s'en tire avec quelques égratignures. Une fine couche de neige recouvre la chaussée glissante. Une morsure glaciale de décembre qu'elle n'est pas prête d'oublier !

Elle décide, le lendemain, de reprendre le train, direction Marseille puis cap sur la Corse, un livre de Dickens à la main. Cet homme n'était-il que rêves et chimères ? On dirait un personnage tout droit sorti de l'imaginaire de l'auteur du *Pauvre Voyageur*.

Voyage de nuit

Claude Jégo

Joseph écrasait sa casquette entre ses grosses mains et, comme tous les gens humbles, il gardait les yeux baissés sur ses sabots crottés. En quelques jours, le ciel avait déversé des torrents d'eau et transformé les champs en un immense borbier marécageux. Au prix d'un travail harassant, le paysan était parvenu à sauver une partie de sa moisson ; c'est ce qui lui permettait de nourrir sa famille.

Face à lui, l'homme de la ville commençait à s'impatienter ; il remonta le col de sa pelisse en renouvelant son offre.

« C'est un prix raisonnable. Tu ne trouveras pas mieux ailleurs, tu le sais ? »

Bien sûr que Joseph le savait. Charles Lebelles était le seul négociant à douze lieues à la ronde ; le paysan n'avait pas le choix.

« J'espérais un peu plus, » murmura-t-il, effrayé de sa propre audace.

Et il eut une pensée pour sa femme, et les marmots au ventre creux qui s'accrochaient à sa longue jupe de coton noire. A cet âge-là, ça ne mange pas, ça dévore.

Les sourcils de Charles Lebelles se froncèrent un peu plus. Il avait assez perdu de temps ; il fallait conclure sinon il raterait le dernier train et se verrait obligé de passer une nuit à l'hôtel. Le négociant n'aimait pas donner son argent quand il pouvait le conserver dans sa poche.

Joseph serra un peu plus sa vieille casquette.

« C'est d'accord, » dit-il doucement.

Lebelles sortit un épais portefeuille en cuir de sa veste. Il compta soigneusement quelques billets avant de les tendre à Joseph qui les empocha en silence. Et les deux hommes se séparèrent.

Le ciel commençait à s'obscurcir et Charles Lebelles pressa le pas sur le chemin qui le ramenait à la ville. L'affaire avait été promptement conclue ; il avait enlevé la récolte à un bon prix, un très bon prix même. Lebelles avait promis un collier en or à sa femme pour leur quinzième anniversaire de mariage ; avec le profit qu'il escomptait obtenir sur la revente, il pourrait aussi lui offrir les boucles d'oreille.

« Et une nouvelle paire de chaussures pour moi », maugréa-t-il en entendant le bruit de ses pas dans les flaques d'eau. Il avait beau essayer de les éviter, il n'y parvenait pas toujours. D'ordinaire, après une vente, le paysan offrait au négociant de le raccompagner, dans sa charrette, jusqu'en « terre » civilisée. Mais ce Joseph se débrouillait si mal que son cheval, une pitoyable carne, avait rendu l'âme le jour précédent.

« Ces gens-là se complaisent dans leur misère, » songea Charles Lebelles.

Dès qu'il eut regagné la ville, le négociant profita de la lumière d'un bec de gaz pour consulter sa montre gousset en vieil argent ; il ne l'aurait pas, c'était trop juste, à moins

qu'il ne consente à un effort qui lui ferait économiser quelques sous. C'est donc en hâtant le pas qu'il atteignit la petite station de chemin de fer où il découvrit, avec soulagement, un train à l'arrêt sur l'unique voie. Un gros panache de fumée blanche s'échappait de la cheminée de la locomotive et s'éparpillait, poussé par la brise, sur le toit des élégantes voitures vert foncé à liseré jaune. Lebelles entendit le coup de sifflet annonciateur d'un départ imminent et se précipita pour monter dans la dernière voiture. Il venait à peine de refermer la portière que le train s'ébranla.

La main encore sur la poignée, Charles Lebelles s'efforça de reprendre son souffle ; son pauvre cœur était au bord de l'emballement. Il en profita pour compter les rares voyageurs – six au total – tous de passage à en juger par les porte-bagages vides au-dessus de leur tête. Enfin, il gagna une large banquette en bois vernis sur laquelle il prit place. Il avait décroché une vente qui lui rapporterait un beau bénéfice et n'avait pas manqué son train... La journée s'avérait excellente ! Avec un soupir de satisfaction, il tapota la poche de sa veste, gonflée par le portefeuille, avant de se laisser aller contre le dossier, les yeux à demi fermés.

Dehors, la pleine nuit était tombée. A une heure aussi tardive, les braves gens rentraient chez eux et n'en sortaient plus ; on risquait de se perdre dans les ténèbres. Et, sur ces chemins incertains, on pouvait rencontrer une mauvaise âme.

Les quarante-deux tonnes de la puissante locomotive à vapeur tiraient, avec facilité, les trois voitures à la vitesse de quarante kilomètres par heure ; Charles Lebelles en ressentait toutes les vibrations. Dans deux heures vingt environ, il serait de retour dans sa belle demeure où l'attendait son épouse, ses deux enfants et ses domestiques. Un article d'un quotidien national lui revint en mémoire : un personnage éminent, scientifique respecté, avait attesté que le corps humain ne pourrait jamais supporter une vitesse supérieure à cent kilomètres par heure. A ce stade ultime, il se désintégrerait. Cent kilomètres par heure... Quelle folie, vraiment !

Pendant que Charles s'absorbait dans ses pensées, un voyageur s'approcha et s'installa à ses côtés.

« Vous avez bien failli le manquer. »

Charles tressaillit en entendant l'inconnu lui adresser la parole.

« Oui. J'ai eu de la chance.

– C'est certain. Vous auriez été obligé de dormir en ville et d'attendre la première correspondance du matin. On dort toujours mieux sous son propre toit et puis, entre nous, ces gens de la ville sont tous des voleurs.

– Je suis bien de votre avis. »

Tout en échangeant ces quelques banalités, Charles Lebelles apprécia, en connaisseur, le manteau gris de belle qualité, et l'écharpe de soie qu'on apercevait entre les revers de laine. Les mains blanches – pas celles d'un paysan – serraient une canne au pommeau ciselé ; à l'évidence, l'homme appartenait à un milieu aisé.

« Vous étiez en ville pour affaires ?

– En effet, répondit prudemment Charles qui n'aimait guère les indiscrets.

– Vous avez l'allure de quelqu'un qui ne s'en laisse pas compter et je m'y connais en homme. »

Sans le savoir, l'inconnu avait touché un point sensible. Vaniteux à en rendre jaloux un paon, Lebelles se targuait d'être le meilleur négociant de toute la région.

« Vous êtes un fin observateur, confirma Charles en se rengorgeant.

– Ce pays a besoin d'hommes de votre qualité sinon, où irions-nous avec tous ces jeunes gens qui ne pensent qu'à se divertir ? Notre gouvernement devrait en prendre conscience et recruter, parmi des hommes tels que vous, les nouveaux responsables de demain. »

Charles décida, tout à coup, que l'inconnu était d'une grande courtoisie et que sa conversation lui rendrait le trajet plus agréable. Il allait s'empresse d'acquiescer à ses propos quand un fait attira son attention. Un homme venait de quitter son siège ; la démarche avait ceci d'incongru qu'aucun arrêt n'était prévu avant le terminus. Le voyageur s'avançant dans le couloir, Lebelles le dévisagea malgré la mauvaise lumière que diffusaient les lampes à pétrole : le cheveu ras, un visage un peu ratatiné... Charles écarquilla les yeux.

« Yvon ? Ce n'est pas possible, on m'avait juré que tu étais mort ? »

Le voyageur, ainsi interpellé, continua sans s'arrêter vers le bout de la voiture.

« L'une de vos connaissances ? » S'étonna l'inconnu au manteau gris. Il ne semble guère poli, il ne vous a pas répondu.

Charles chercha dans ses souvenirs :

« Ma femme m'a déclaré : "j'ai croisé cette pauvre Françoise au marché. Elle portait le deuil de son mari, Yvon, qui était tombé mort huit jours plus tôt en sortant de l'église." »

– Vous vous êtes peut-être trompé de personne ? »

Charles se retourna pour ne contempler qu'un couloir vide.

« Où est-il passé ? » Murmura-t-il, incrédule. « Il n'a pas pu descendre en marche.

– Votre femme n'a peut-être pas dit "Yvon" », insista l'inconnu. « Mais Léon ou Raymond, vous aurez mal entendu.

– Oui, c'est sûrement ça, » acquiesça Charles sans paraître le moins du monde convaincu.

L'inconnu reprit la conversation là où elle s'était interrompue – la patrie, les hommes de devoir – mais Charles ne l'écoutait plus vraiment. Yvon et lui avaient usé leurs fonds de culotte sur les bancs de l'école communale ; cela laissait nombre de souvenirs en commun. L'annonce de cette mort l'avait choqué ; à quarante ans à peine, ce n'était pas un vieillard.

L'inconnu parlait toujours du pays, ce sujet semblant lui tenir à cœur. Par politesse, Charles lui répondait par monosyllabes ou d'un signe de tête. De temps en temps, pour échapper à cet incessant bavardage, il jetait un coup d'œil par la vitre mais le train poursuivait sa route dans l'obscurité la plus totale.

« Il fait nuit, dit brusquement Lebelles.

– Rien de plus normal à une heure aussi avancée, répondit l'inconnu sans s'offusquer de cette interruption pourtant grossière.

– Non, c'est faux. On devrait apercevoir la lumière du phare de la Crique. J'ai l'habitude de faire ce trajet, on peut distinguer le phare de très loin, à des dizaines de

kilomètres à la ronde. C'est le plus puissant de toute la côte ouest.

– Il sera tombé en panne. Cela arrive parfois.

– Le gardien intervient sans attendre sinon, imaginez ce qui pourrait arriver ! Beaucoup de bateaux croisent dans les parages et la mer est démontée depuis plusieurs jours.

– Oui, si un naufrage se produisait la chose serait terrible, » assura l'inconnu, de façon si banale qu'on aurait cru qu'il parlait de la pluie et du beau temps.

Lebelles eut un haut-le-corps.

– Ce serait un drame épouvantable ! Moi, monsieur, j'ai vu l'épave d'un thonier ou, du moins, ce qu'il en restait sur la grève : quelques planches fracassées, une voilure en lambeaux et des corps sans vie, rejetés sur le sable.

– Les pauvres malheureux ! » Soupira l'inconnu. « Qui peut dire où vont leurs âmes ? »

Charles ne comprit pas ce que l'inconnu sous-entendait à travers ce propos étrange et il se demanda quoi lui répondre. Mais, après tout, cette conversation ne rimait à rien.

Il tenta d'entrevoir quelque chose dans l'obscurité, força ses yeux jusqu'à éprouver une sensation de brûlure. Qu'était-il arrivé au gardien du phare ? Un habitant des villages alentour finirait par se rendre compte de cette défaillance et il donnerait aussitôt l'alerte. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard pour les marins en mer.

Mais déjà le train s'écartait de la côte pour s'enfoncer dans les terres, suivant avec aisance la voie étroite du réseau secondaire. L'inconnu s'était tu. Charles, éprouvé par sa longue journée, commençait à s'assoupir quand il remarqua que le train roulait désormais entre de véritables murailles de hautes fougères. Sa propre observation l'étonna. Comment pouvait-il les distinguer aussi aisément ?

L'inconnu sembla deviner ses pensées :

« Il a beaucoup plu le mois dernier. Les mauvaises herbes ont proliféré à une allure phénoménale.

– C'est inadmissible ! » Lui rétorqua Lebelles. « Le personnel des Chemins de fer français devrait se préoccuper de l'entretien des voies et des accotements. »

Il se promit d'en faire la remarque au chef de gare dès leur arrivée ; le prix du billet était suffisamment onéreux pour que les voyageurs bénéficient d'un service convenable.

Quelques instants plus tard, son irritation monta d'un cran lorsque les fougères cédèrent la place à une infinité de chênes si proches que quelques feuilles s'écrasèrent contre la vitre, laissant des sillons sales.

L'inconnu n'y prêtait aucune attention, de même que les autres voyageurs. Charles Lebelles n'eut pas le moindre doute : il voyageait en compagnie de rustres sans aucune éducation. Sa femme refuserait de le croire quand il lui conterait son retour dans pareilles conditions.

Il perçut, tout à coup, un claquement sec, très proche et sursauta :

« Qu'est-ce que c'était ? »

– J'ignore de quoi vous parlez ? S'étonna l'inconnu.

– Mais ce bruit ?

– Je n'ai rien entendu, je vous assure.

– Mais si voyons, quelque chose vient de heurter la vitre ! »

A cet instant, l'incident se reproduisit et Charles ne put retenir un mouvement de recul en découvrant une vitre fêlée. Désormais le train frôlait les arbres, et des branches éraflèrent les flancs de la voiture provoquant d'insupportables crissements.

« Il ne faut pas rester là, je vous en conjure ! » Conseilla-t-il avec force à l'inconnu qui, d'un signe de la main, lui indiqua qu'il ne l'entendait pas, à cause du bruit.

Lebelles chercha du regard les autres voyageurs qui somnolaient toujours, la tête penchée sur leur poitrine.

« Tant pis pour ces imbéciles ! » Songa-t-il. Persuadé que l'accident était imminent, le négociant abandonna sa place pour se réfugier dans le couloir. Une vitre ne tarderait plus à voler en éclats, les passagers qui ne s'étaient pas abrités risquaient d'être blessés par les débris de verre.

Soudain, quelque chose se mit à cogner avec violence dans le plancher de la voiture. Baissant la tête, Charles vit une lézarde apparaître sous ses pieds, puis une deuxième, et une troisième ; elles se mirent à s'élargir, encore, et encore ! La peur au ventre, Charles réalisa que le plancher ne résisterait pas longtemps. Le sol allait s'ouvrir et il serait précipité sous les roues du train. Il perdit tout contrôle sur lui-même.

« Au secours ! » Cria-t-il. « A l'aide ! »

A ses cris, les autres voyageurs parurent enfin reprendre leurs esprits. Ils quittèrent les banquettes et s'avancèrent à sa rencontre. D'abord une femme, suivie d'un vieillard, et ensuite un homme encore jeune...

« Yvon ! Alors c'était bien toi ? »

Une fois encore, Yvon ne répondit pas, il suivit les autres voyageurs. Horrifié, Charles découvrit que la portière du train était grande ouverte et les voyageurs, l'un après l'autre, sautèrent en marche.

« C'est un cauchemar ! Un véritable cauchemar ! Se mit-il à hurler.

– Vous devriez vous calmer, » dit alors une voix, et c'est étrange comme, malgré l'épouvantable vacarme, elle porta haut et clair.

Charles se retourna et découvrit que l'inconnu s'était levé et lui faisait face. Dans la pénombre, créée par une lampe éteinte, son visage semblait décharné, ses orbites vides. Lebelles leva ses avant-bras devant lui dans un réflexe pour se protéger tandis qu'il sentait ses jambes ployer sous lui.

Soudain, dans un interminable grincement le train ralentit, puis s'immobilisa au centre d'une vaste étendue de tourbières. Lentement, Charles abaissa les bras. L'inconnu le regardait, un sourire mauvais sur la bouche. De la main, il désigna la porte ouverte et invita le négociant à quitter la voiture.

« Vous êtes arrivé, monsieur Lebelles, » dit-il.

Tremblant de tout son être, Charles Lebelles parvint à descendre en s'accrochant à la poignée et c'est alors qu'il vit une horde de spectres hideux sortir d'un épais brouillard et marcher vers lui.

Terminus: Jamais

Emmanuelle d'Arzon

Depuis quelques jours, dans le Musée Charles Dickens, à Londres, un étrange phénomène déplaçait les objets, renversait les cadres, retroussait les tapis, en pleine nuit et sans que personne ne voie ni n'entende rien.

On l'avait donc chargé, lui, vieux gardien de musée, de s'installer dans le musée du crépuscule à l'aube et de faire fuir les indéclicats qui prenaient ces lieux respectables pour un terrain de jeu. Il faisait donc une ronde toutes les heures, consciencieusement, vérifiant portes et fenêtres à la lueur de sa lampe de poche. Oh, le tour était vite effectué, ce n'était pas le British Museum! Et jusque là, tout était calme. Les cadres restaient immobiles, les chaises tenaient sur pieds, les tapis somnolaient sagement.

Mais soudain, à trois heures du matin très précises, au seuil du salon, un courant d'air le frappa. Il s'immobilisa, et vit passer sous son nez, traversant la pièce de part en part, à toute vapeur, un train rutilant, fumant, rugissant. Il porta les mains à sa tête. Ce train de malheur allait tout dévaster! A côté de lui, un flacon de verre oscilla, bascula et... il le rattrapa in extremis à vingt centimètres du sol. Quand il se redressa, la babiole entre les mains, le train avait disparu. Seul le tapis bouleversé témoignait encore de son passage, tandis qu'un portrait de Charles l'observait d'un œil grave, incliné à quarante-cinq degrés. Il reposa le flacon, redressa le portrait, aplatit le tapis, réajusta sa propre casquette et décida qu'il avait fort besoin d'un léger somme.

Lorsqu'il revint le lendemain soir, tout était paisible... jusqu'à ce que sonnent trois heures du matin. Le vieil homme pénétrait à cet instant précis dans la grande bibliothèque du sous-sol, qu'il trouvait si calme et si agréable. Le même train, avec une ponctualité que nulle compagnie ne saurait égaler, bouleversa sans vergogne cette tranquillité, imprimant un quart de tour à la table centrale et renversant par là même deux chaises. Cette fois-ci, le gardien le suivit des yeux et le regarda disparaître dans un nuage de vapeur par un tunnel sombre qui venait de s'ouvrir dans le rempart de livre tapissant le mur. Puis le calme revint. Avec une juste indignation, il redonna à la table et aux chaises leur position consacrée, et continua sa tournée.

Le troisième soir, il était prêt. Il se tenait à l'entrée de la chambre, échangeant un regard entendu avec le costume de cérémonie de Charles. Sa dignité ne serait plus impunément bafouée! A trois heures exactement, le vieux gardien prit son élan et sauta sur le marchepied de la locomotive, agrippant des deux mains la poignée de la porte. La vitesse était telle qu'il faillit lâcher prise. Le train s'engouffra alors dans un long tunnel avec un sifflement sonore. Le gardien ouvrit la porte et se propulsa dans la cabine. Celle-ci était

vide de présence humaine, et il faisait face à une forêt de leviers et manettes surmontées d'une nuée de cadrans dont les aiguilles s'affolaient. La locomotive eut une puissante accélération qui jeta le gardien sur les fesses. Il se releva en maugréant, se cramponnant de son mieux.

Le train avait quitté le tunnel et parcourait maintenant à toute vitesse une immense plaine. Le vent jouait dans les champs de blés, créant de grandes vagues paresseuses. Un groupes de jeunes filles qui paressaient sous un bosquet sautèrent sur leurs pieds en voyant arriver le train et coururent le long des rails, agitant joyeusement les mains pour le saluer. Leurs robes et leurs châles colorés leur donnaient l'apparence d'un bouquet de fleurs agitées par le vent. Le gardien, enchanté, leur répondit par de grands mouvements de bras. Sans ralentir, le train les dépassa.

Petit à petit, la verdure se raréfia, remplacée par du sable, et bientôt le train ne fut plus entouré que par du désert. Il serpentait doucement entre les dunes, et le vieil homme ouvrit de grands yeux lorsqu'ils croisèrent un groupe de nomade à dos de dromadaires. Au loin, il lui sembla même apercevoir un avion posé au sol, sous l'aile duquel semblaient discuter deux silhouettes, une grande et une petite.

Puis les dunes de sables se transformèrent en collines verdoyantes, et le train gagna progressivement en altitude. Il se dirigeait vers de hautes montagnes. Devant les yeux ébahis du vieil homme se dessinèrent des pics enneigés, des falaises de glaces au bord desquelles gambadaient des chamois. Plus d'une fois, il fut pris de vertige quand la locomotive emprunta à un rythme infernal des ponts à l'aspect fragile au-dessus de profondes vallées encaissées, et se faufila le long de précipices abrupts. Mais sans jamais faillir, le train poursuivait son ascension au milieu des sommets escarpés.

Enfin, la nuit tomba sur le paysage et, sans crier gare, la locomotive quitta les rails, montant vers le ciel. Elle fonça droit vers les étoiles et atteignit bientôt les dernières planètes du système solaire. Toujours suivie d'un nuage de vapeur qui dispersait l'obscurité dans son sillage, elle dépassa Alpha du Centaure, puis Proxima, puis Sirius, puis d'autres encore, puis des galaxies entières que le vieux gardien n'aurait pu nommer, mais qu'il observait, les mains jointes avec ferveur devant tant de beauté, les yeux brillants.

Ceux qui, au petit matin, le trouvèrent confortablement assis sur un fauteuil, un sourire paisible aux lèvres, le crurent mort. Quelle erreur !

Gare du Nord

Anick Baulard

*Salle des pas perdus
et jamais retrouvés...*

*Sept heures, gare du Nord,
il n'est pas encore là.
Je marche pour marcher,
il faut faire quelque chose...
Des visages m'assaillent
qui ne sont pas le sien.*

*Huit heures, gare du Nord,
la verrière s'encrasse
sous le soleil miteux
des matins d'agonie.
Il n'est toujours pas là
et des regards me suivent
qui ne sont pas le sien.*

*Neuf heures, gare du Nord,
je veux encore y croire,
rester, malgré la peur
qui me tord l'estomac.
Les balayeurs s'en vont
me laissant orpheline
d'une Afrique entrevue...
Non, il ne viendra pas.*

*Froid bleu de fin du monde
à la gare du Nord,
salle des pas perdus
qui ne sont pas les siens.*

Objets trouvés

[prochain AT/AI]

*J'me trouve ici
Perdu parmi
Ces parapluies.
Dans le quinzième
Ceux qui les sèment
S'y trouvent aussi.
Au bureau des objets trouvés au coin d'une rue
Désemparé je suis comme ces objets perdus.
(Michel Jonasz)*

Pour son prochain numéro à paraître le 10 avril 2012, la revue *Des Rails* fait la part belle aux objets trouvés.

Quelle que soit leur valeur, ils sont perdus pour les uns et trouvés par les autres, mais possèdent cependant tous un point commun : ils appartiennent à l'univers ferroviaire...

Tous les genres sont les bienvenus, à condition de respecter la ligne éditoriale de la revue : seules les œuvres ayant un rapport avec le chemin de fer seront considérées pour publication.

Les nouvelles/poèmes/illustrations/photographies sont à envoyer à :
S. Vanweddigen : suzanne.vanweddigen@gmail.com
ou à :
C. Bertrand (*coordinatrice poésie*) : Claudine5000@hotmail.com
pour le **15 mars 2012**, date de clôture de l'AT et l'AI.